

Comment suis-je venu aux champignons?

Autor(en): **Clémentçon, Heinz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Pilzkunde = Bulletin suisse de mycologie**

Band (Jahr): **83 (2005)**

Heft 4

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-935707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Comment suis-je venu aux champignons?

Heinz Cléménçon

Chemin du Milieu 10, CH-1052 Le Mont-sur-Lausanne

Petit garçon, j'étais très vif, je sautais d'une chaise à une autre, puis sur la table, et encore d'une chaise à la table, je courais d'une chambre à l'autre et j'étais difficile à maîtriser. Pourtant, ma mère avait trouvé le moyen de me calmer. Elle mettait entre mes mains un livre de zoologie. Je ne savais pas lire, mais les nombreuses illustrations me fascinaient. Il n'y avait pas que des chiens, des chats et un rhinocéros, mais aussi des êtres bizarres et mystérieux, que je n'avais jamais vus et que je ne verrais probablement jamais. Étaient-ils réels? Ils me semblaient venir d'un autre monde. Ma mère m'avait expliqué que ces êtres étaient si petits qu'on ne pouvait les voir qu'à travers une très forte loupe. Cela m'a fasciné davantage, je restais absorbé dans le livre, tranquille et étonné, et ma mère avait la paix. Mon père était horloger. C'est pourquoi il y avait une loupe à la maison. C'était amusant de regarder toute sortes de choses et je ne me lassais pas de les observer à la loupe toutes sortes d'objets. Je n'ai pourtant jamais découvert les êtres minuscules d'un autre monde. Ils devenaient de plus en plus mystérieux et mon désir de les voir grandissait. Je grandissais, mais je n'étais pas encore en âge d'aller à l'école quand ma mère me parla des bactéries. Elle ne les avait pas vues, elles étaient si petites qu'on ne pouvait les voir qu'à travers un microscope. Elle m'expliqua ce qu'était un microscope mais ne put m'en donner une description précise. Cet instrument mystérieux excita ma curiosité. Je voulais le connaître et un jour je soupçonnai que cet instrument permettait de voir ces êtres mystérieux d'un autre monde. C'est pourquoi le microscope est arrivé à la première ligne de ma liste de vœux. Mes parents furent étonnés et pensèrent que ce n'était pas adapté à un garçon qui ne savait pas encore lire.

Puis j'allai à l'école. Elle ne me plut que le premier matin. Quelle déception! Il y avait des chiots, des chatons, des flocons de neige et des perce-neige, mais ni rhinocéros, ni êtres d'un autre monde, minuscules et mystérieux, et pas trace de microscope. Cependant le trajet quotidien pour l'école m'a familiarisé avec l'environnement et je commençai à m'aventurer en ville. Un jour je m'arrêtai soudain devant la vitrine de l'opticien Spörri et je le vis: un vrai microscope! Timidement j'entrai dans le magasin et demandai le prix, qui m'ôta toute espérance. Mais le microscope est resté dans ma mémoire. C'était un Wild couleur crème. Mon rêve était crème. Il a duré des années.

J'avais appris à lire et dans le livre de biologie, je fis connaissance de manière plus approfondie avec les cellules, les animaux unicellulaires et les algues, avec la division cellulaire et les chromosomes. Toujours sans microscope, toujours seulement sur papier. Puis j'entrai à l'école secondaire. Nouvelle branche: la biologie, autrefois nommée sciences naturelles. Enfin quelque chose d'intéressant! Quelle déception! Il y avait des chiots, des chatons, des flocons de neige et des perce-neige, mais ni rhinocéros, ni êtres d'un autre monde, minuscules et mystérieux, et pas trace de microscope, ni de cellules, ni de chromosomes. La déception était si amère que je perdis tout intérêt pour l'école et que j'ai même failli être renvoyé de l'école secondaire. A la maison, je réclamais toujours plus fort mon microscope et lorsque l'instrument fut proposé par un magasin de jouets, j'ai cassé les oreilles de mes parents jusqu'à ce qu'ils se décident à m'acheter le microscope. C'était un jouet de très bonne qualité, je le sais maintenant, bien meilleur que ce qui est proposé aujourd'hui dans cette gamme. Je fis beaucoup de préparations. La peau d'oignon m'a montré les noyaux des cellules. Une expérience, profonde, inoubliable. Les feuilles m'ont montré le réseau des vaisseaux et les stomates, une goutte de sang les globules rouges. La masse verte et visqueuse trouvée à la plage s'est révélée être une magnifique algue verte. Ensuite je partis à la recherche d'objets dans les étangs, les flaques et les mares. Enfin, je les vis, les êtres d'un autre monde, minuscules et mystérieux. Mais la division cellulaire et les chromosomes n'étaient toujours pas en point de mire. Entre temps, le temps était venu de choisir une profession. Mes parents m'abonnèrent à un journal suisse pour les jeunes. Je ne l'ai jamais lu jusqu'au jour où fut publié un article sur les chimistes. Je décidai alors de devenir chimiste. Mon père se renseigna et revint avec la nouvelle. Si je voulais vraiment devenir chimiste, je devais continuer l'école, cette fois au Gymnase... oh horreur! Cela n'aurait donc jamais de fin? Ainsi, j'entrai au gymnase avec une

année de retard, parce que le professeur d'anglais au Progymnase était si mauvais que je n'ai pas réussi l'examen de cette langue. Mais ce retard fut ma chance, car le programme de biologie pour cette année était enfin celui que j'avais désiré depuis des années. La toute première leçon de biologie fut une vraie délivrance. Le prof expliqua la division cellulaire et chaque élève put voir des chromosomes sous le microscope. Enfin quelque chose d'important! Le microscope était la pièce maîtresse de l'enseignement de biologie, précisément cette année-là. J'étais heureux. Les autres matières gâchèrent un peu ce bonheur, bien que la chimie, la physique et les mathématiques, lentement, eussent commencé à dévoiler leurs charmes. La leçon de biologie n'avait lieu qu'une fois par semaine. Tous les autres jours, je devais vivre sans microscope. Pendant la leçon de dessin technique, toutefois je dus représenter sur une feuille A2 le cheminement des rayons à travers le microscope. Mes parents réalisèrent que le microscope n'était pas seulement une mode passagère, mais un profond besoin. Ils m'autorisèrent à acheter, à leurs frais, un «vrai» microscope. Bien entendu, il était modeste, mais c'était un vrai microscope avec huile à immersion. Et à la librairie Voigt, je découvris un livre merveilleux: Microchimie des plantes. Le livre décrivait et illustrait comment effectuer des préparations microscopiques, et oh miracle, cela fonctionnait! Je vis toutes ces choses invraisemblables. J'appris aussi à colorer les chromosomes et les autres structures végétales; je fis des préparations permanentes. En 1951, j'avais observé au microscope toutes les plantes de mon environnement: coupes transversales des tiges, des feuilles, des racines, sans oublier le pollen. Le professeur de biologie remarqua mon intérêt, me prêta son microtome et me prit comme assistant à son cours de microscopie à l'Université populaire. C'était l'automne 1951. A ce cours participaient trois messieurs de la société de mycologie de Bienne: Willy Bettschen, François Marti et Hansueli Aeberhard. Ils voulaient apprendre le fonctionnement du microscope, instrument incontournable lors de la détermination des champignons. Il fallait connaître la trame des lamelles et faire des coupes. A la fin d'une séance, ces trois messieurs demandèrent à mon professeur de biologie comment faire des coupes minces. «Pour cela il faut un microtome, répondit-il, mais le mien est chez Cléménçon.» Rendez-vous fut pris pour le mercredi après-midi suivant, pour voir le microtome. Ces messieurs sont venus mais ont trouvé le microtome inadapté à leurs besoins. Cependant, leur attention a été attirée par une petite fiole où se trouvait un champignon. J'avais cherché de nouveaux objets pour mon microscope. Les feuilles de toutes les plantes de mon environnement étant connues et examinées, j'avais eu l'idée d'observer des «feuilles» champignons. J'allai à la forêt et pris le premier champignon venu, le plaçai dans un liquide fixateur. «Tu t'intéresses aux champignons?» demanda M. Bettschen. «Pas vraiment, mais j'aimerais observer une lamelle.» «Viens alors lundi prochain au Café Eintracht, vers huit heures.» Approuvé et exécuté. Là, M. Bettschen m'a donné un champignon à déterminer. Je n'avais aucune idée, ni de la systématique, ni de l'anatomie des champignons. Il m'a fallu toute la soirée pour arriver à un résultat. Ainsi, vers 10 heures je rendis mon verdict: «c'est une – Russule;» je n'étais pas très sûr, mais il approuva. «C'est une espèce de Russule, oui, bien sûr, mais laquelle?» Je ne le savais pas, mais depuis ce moment-là, je suis resté fidèle aux champignons. Deux ou trois semaines plus tard, M. Bettschen donna une conférence sur la systématique des champignons. Ascomycètes et Basidiomycètes, aériens ou souterrains, champignons à lames et Gastéromycètes. Exactement ce dont j'avais besoin. Et, tout à la fin de l'exposé, à la fin des Gastéromycètes, il dit: «Il y a encore une chose extraordinaire; sorte de boviste sur un long pied. Mais personne ne l'a encore découvert chez nous.» Mais, moi, le novice inexpérimenté, déclarai: «J'ai trouvé des tulostomes, hier, près du Pavillon.» La bombe explosa. Les quelques tulostomes que nous récoltâmes, M. Bettschen et moi le jour suivant près du Pavillon, ont été montrés à la prochaine assemblée des délégués et disparurent promptement en mains étrangères.

Quelques mois plus tard, je trouvai la solution à un autre problème qui m'occupait depuis des années. Avant le début de ma scolarité, il y eut une inondation à Bienne. Nous allions au bord du lac pour observer le phénomène. Quelques jours plus tard, alors que l'eau s'était retirée, nous vîmes une chose d'un autre monde, très bizarre. Je m'étonnai, complètement perdu. Qu'est ce que cela pouvait bien être? Ma mémoire a ancré l'image très profondément, et des années plus tard, à la société de mycologie, j'ai résolu l'énigme. Il s'agissait de *Coprinus disseminatus*. C'est ainsi que mon intérêt pour les champignons s'est enraciné définitivement. J'ai participé activement aux

activités de la société de mycologie, mais je n'ai pu en devenir membre qu'en 1955. En tant que gymnasien, j'étais trop pauvre pour payer la cotisation.

Les années 1951 à 1955 ont été quatre années d'éveil à la mycologie. Mais cette époque m'a réservé un autre éveil, complètement inattendu. Un jour, notre professeur de classe a décrété que nous devions fréquenter un cours de danse. Pas de discussion. Tout était arrangé: le cours aurait lieu avec d'un côté notre classe du gymnase, composés de jeunes gens et de l'autre une classe de l'Ecole de Commerce, composée de jeunes filles. Le cas était clair. Plus tard, après quelques semaines, je raccompagnai bientôt régulièrement à la maison la même jeune fille. Et plus tard, pas seulement après le cours de danse, mais aussi après l'école. En quoi ceci concerne-t-il les champignons? Je ne le savais pas, jusqu'au jour où nous avons rencontré son oncle. Je tombai des nues. C'était M. Bettschen de la société de mycologie! Et cette société avait un chalet aux Prés d'Orvin, au nord de Bienne. Maintenant, j'avais une double motivation pour passer les week-ends au chalet de la société de mycologie. Durant ces années 1951 à 1955, pauvres matériellement mais riches en événements, j'ai appris à connaître les champignons, M. Bettschen et sa nièce.



Foto G. Bieri

Tulostoma fimbriatum Fr.

Comment suis-je resté aux champignons?

Quand j'ai commencé mes études de biologie en automne 1955, le choix des matières était plus ou moins libre à l'Université de Berne et j'ai décidé d'étudier la botanique et la zoologie comme branches principales, la chimie comme branche annexe et plus tard la bactériologie médicale, branche à option sans examens. Dans ce programme, la mycologie avait peu de place. Elle était limitée à quelques leçons au semestre d'hiver, au total 16 heures. Elle ne m'a pas beaucoup apporté, parce qu'on pouvait lire le cours presque mot pour mot dans le livre de Gäumann «Die Pilze». J'avais depuis longtemps étudié à fond ce livre. Mais à la société de mycologie de Bienne, plus tard à celle de Berne, j'ai trouvé des sources inépuisables de champignons, me permettant d'étudier à la maison leur anatomie.

Et puis c'est arrivé! La nièce de l'oncle Bettschen est devenue mon épouse. Lors de la fête, j'ai trouvé sur ma table un dessin du «Nebelspalter»: un vaurien débraillé avec le texte: «Le plus important, c'est d'avoir une femme qui travaille!» C'était effectivement le cas. Ma femme, secrétaire à plein

temps à l'Institut suisse des vaccins, apportait l'argent. Et j'étudiais la biologie et les champignons. Ce n'est que plusieurs semestres plus tard que j'ai pu apporter ma contribution au ménage: 250 francs par mois. Cela ne suffisait même pas pour payer le loyer. Mon épouse Ruth m'a permis pendant de nombreuses années de rester fidèle aux champignons. Merci!

Je n'ai pas pu faire mon travail de fin d'études à l'Université de Berne sur les champignons, faute de possibilité. Un professeur m'avait bien donné un mycélium de *Suillus luteus* avec la mission d'étudier ses besoins en vitamines, mais le champignon poussait si lentement que je ne pus rien tirer de ce projet. J'ai effectué un travail sur les besoins en vitamines des algues.

Après la fin de mes études, j'ai séjourné 4 ans aux USA. Les deux premières années j'ai étudié la bioluminescence de certaines bactéries et dinoflagellés à l'Institut de biochimie de l'Université de l'Illinois. Pas vraiment intéressant, mais utile pour ma formation générale en biologie. Je passais chaque instant de liberté à l'Institut de botanique voisin où Donald P. Rogers était mycologue professionnel. J'ai pu ainsi rester en contact avec la mycologie et maintenir l'espoir d'une quelconque activité professionnelle en mycologie à un endroit ou un autre du globe. Les deux années suivantes j'ai enseigné l'algologie, à l'Institut botanique de l'Université du Missouri. Là, j'ai rencontré le mycologue John E. Peterson, mais qui ne s'occupait pas non plus de basidiomycètes, pas plus que D.P. Rogers. Ces deux années ont été en or! Le fonds national américain me donnait beaucoup de moyens, et je disposais de mon propre microscope électronique. Dans les années 1966–1968, les champignons n'avaient pas encore été étudiés avec cet instrument, et presque tout ce que je voyais était nouveau. Je pris contact avec Alexander H. Smith de l'Université du Michigan, et j'ai focalisé mon attention sur la paroi des spores des champignons à lames. Sur invitation de M. Smith, j'ai passé deux étés avec ma famille à la station biologique de l'Université du Michigan, où j'ai pu suivre non seulement une formation approfondie sur les champignons à lames et les bolets américains, mais aussi faire la connaissance de Harry Thiers, Rolf Singer et Andréas Bresinsky. Heureusement, j'avais un visa d'immigration en poche, même si je risquais ainsi d'être envoyé à la guerre au Vietnam.

Puis, de manière tout à fait inattendue, une lettre est arrivée de Suisse: est-ce qu'un poste de professeur extraordinaire d'algologie et de mycologie à l'Université de Lausanne m'intéressait? Evidemment, et je répondis dans ce sens, j'étais prêt à aller à l'Université de Lausanne pour une leçon d'essai. Mais je n'ai plus reçu de nouvelles pendant plusieurs semaines. Enfin une lettre est arrivée m'annonçant que j'étais proposé au Grand Conseil comme professeur. Je n'avais plus qu'à attendre la confirmation de l'Etat de Vaud. Et j'attendis, attendis, attendis, attendis ...

Entre temps, mon mandat à l'Université du Missouri se terminait. Je reçus un nouveau formulaire pour prolonger mon contrat: délai: 15 juin 1968 à 16 heures. J'hésitai, espérant recevoir la confirmation de ma nomination par le canton de Vaud. Au matin du 15 juin, j'avais abandonné tout espoir et j'étais prêt à envoyer ma demande de prolongation à l'Université du Missouri. Mais je ne le fis pas immédiatement. Et à 14 heures, je reçus une lettre de Lausanne, avec ma nomination officielle. La lenteur vaudoise a failli m'envoyer sur un autre chemin de vie.

Discours donné à l'occasion de la nomination de membre d'Honneur de L'USSM lors de la 87ème Assemblée des Délégués, le dimanche 10 avril 2005, à Locarno (TI)

Traduction: Isabelle Nydegger